

49
1975

Sommaire

Assemblée plénière de l'Episcopat (Lourdes, novembre 74)

- Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association.
Equipe centrale. p. 5
- A travers ce que vivent les prêtres de la Mission de France et de l'Association, les questions que nous nous posons.
Comité épiscopal. p. 23

Les enjeux de notre recherche

Marcel Massard. p. 29

Questions à notre Eglise

André Bossuyt. p. 41

Carnet de la Mission

p. 47

Nous avertissons nos lecteurs que, pour la plupart d'entre eux, leur abonnement se terminait avec le numéro précédent. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder. Malgré les augmentations qui frappent le papier, l'impression et les expéditions nous conservons les mêmes tarifs d'abonnement, mais serions reconnaissants à ceux qui le peuvent de souscrire un abonnement de « soutien ».

Abonnement ordinaire : 25 F

Abonnement soutien : 30 F

LETRE AUX COMMUNAUTES DE LA MISSION DE FRANCE

CCP : P A R I S, 21.596.44

Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association Ce qui fait l'objet de leur recherche :

*"A travers la diversité de nos situations et de nos engagements,
vivons-nous et sommes-nous responsables du même Evangile ?"*

Equipe centrale

Le fruit d'une histoire

Pour une bonne part, ce que vivent les prêtres de la Mission de France est le fruit d'une histoire qui est celle de la mise en œuvre et de l'exercice d'un ministère presbytéral consacré à la première annonce de l'Evangile.

1941 — Des prêtres sont envoyés par l'Eglise dans des mondes qui lui sont étrangers (tout autant ruraux qu'urbains, et par la suite dans le Tiers-Monde) pour y vivre un ministère de première annonce de l'Evangile.

1974 — Enracinés dans des collectifs humains, où l'Eglise fait figure d'étrangère et où la Foi elle-même est insolite, ces prêtres cherchent, au nom de cette même Eglise, comment vivre la Foi en vérité et comment l'annoncer.

Il existe une image de marque de la Mission de France. Elle est typée aussi bien à nos propres yeux qu'aux yeux des autres. Elle pourrait faire croire que ce ministère est vécu selon un « modèle uniforme ». Pour nous comme pour d'autres, cette image de marque risque de voiler nos diversités :

Hier, nous étions culturellement semblables (soit par l'origine, soit faits tels par l'Eglise et la formation reçue).

Aujourd'hui, parce que nous habitons des pays et des univers qui ont chacun leur propre culture et qui nous ont fait devenir autres, nous nous découvrons différents tant dans nos manières de vivre que dans nos façons de comprendre le monde et la Foi.

C'est sur cette diversité que le Conseil presbytéral travaille depuis près d'un an. C'est de cette recherche que nous voudrions vous rendre compte.

Notre intervention aura trois moments :

- I. UN FAIT : Nos diversités : Qui sommes-nous devenus ?
- II. UN CONSTAT : Diversité de nos approches de l'Evangile.
- III. UNE RECHERCHE : Enjeu de cette diversité pour des responsables de l'annonce de Jésus Christ.

Qui sommes-nous devenus ?

Des enracinements de longue durée :
Maghreb: 25 ans ; Afrique : 15 ans ; Li-
mousin : près de 30 ans. Certains sont prê-

tres ouvriers depuis plus de 20 ans ; la
plupart sont au travail depuis plus de 7
ans.

Ce qui va être dit par la suite ne prend sens que si l'on est attentif à cet aspect du temps. Il y a une dynamique de la durée : après le temps de l'enracinement avec la découverte d'une profession, il y a celui

de l'attention au syndicat, puis de l'ouverture à la dimension politique et de la prise en compte des données culturelles.

C'est souvent à partir de là que l'on débouche sur les questions essentielles.

Visages de la diversité

Les professions

Le travail est un fait massif depuis 1965 : 81 % des membres de la Mission de France ont une profession ; un pourcentage un peu moindre dans les équipes de l'Association. Parmi eux : 137 manœuvres et ouvriers, 47 employés, 41 techniciens, 22 cadres. La grosse masse est constituée par les ouvriers et les employés : 75 % de l'ensemble.

Ces chiffres ne donnent pas l'éventail des situations concrètes qu'il faudrait avoir le temps de déployer :

- du conducteur de tracteur au technicien de coopérative,
- de l'O.S. chez Renault à l'ingénieur à Annaba,
- du tourneur au technicien sur ordinateur ou au spécialiste de l'urbanisme,

- de l'ouvrier grands chantiers T.P., au pousseur de péniches ou au saisonnier de l'hôtellerie : des migrants.

Masivement nous sommes devenus par le travail membres à part entière de la société. Pour tous, la profession devient de plus en plus marquante : elle modèle un type d'homme. Commandée en partie par les possibilités physiques et les compétences, la diversification des professions est aussi le résultat de l'évolution de la société dans notre pays et dans ses rapports avec le reste du monde (pays accédant à l'indépendance, industrialisation de l'agriculture, transformation de la classe ouvrière et place croissante des étrangers, développement de l'informatique et des professions du tertiaire, etc.).

Les engagements

Nos engagements se sont multipliés et diversifiés. Non pas en application d'une théorie, mais parce que tous nous avons buté sur des faits :

- la décolonisation, la guerre d'Algérie et l'injustice des rapports entre pays sous équipés et nations industrielles ;
- l'injustice dans les relations de travail

qui apparaît partout, aussi bien aux prêtres de paroisse, qui travaillent à temps partiel qu'aux ouvriers de grande usine ; aussi bien en monde rural que dans l'hôtellerie : profession où le mouvement ouvrier a pourtant du mal à s'enraciner. Pour tous une rude expérience du fait de la *lutte de classes*.

C'est ce qui explique *les engagements syndicaux* : ils sont généralement au niveau de l'entreprise, parfois au niveau des U.D. ou des fédérations de branche professionnelle. Autrefois, les engagés syndicaux étaient presque tous à la C.G.T. ; aujourd'hui, beaucoup adhèrent à la C.G.T., mais d'autres à la C.F.D.T.

Une *montée de la conscience politique*. Dans un monde conflictuel, l'analyse des causes débouche sur le politique ; sans l'avoir voulu, nous constatons une irruption

Pas une diversité tous azimuths

La diversité des engagements et des professions ne se fait pourtant pas tous azimuths. Deux priorités sont présentes :

- *Priorité aux « pauvres » et aux « opprimés »*

En raison même de la transformation de la société française, ceux qui sont directement en partage de vie concrète avec les plus pauvres sont sans doute une minorité (Travaux publics - Bâtiment - Hôpitaux - Hôtellerie - Ouvriers agricoles...).

Mais pour tous, la référence aux pauvres reste un critère de vie et d'action : on le voit dans le style de vie et la manière d'as-

du politique dans le champ de nos vies. Dans des pays du Tiers-Monde, la situation d'étrangers rend difficile, et souvent impossible un engagement politique précis. Ailleurs, il y a une crue de la dimension politique de nos engagements et quelques-uns sont conduits à militer dans un parti (certains au P.S. ou au P.S.U., trois ou quatre au P.C.).

Cette irruption du politique est décisive et nous découvrons mieux la place des analyses politiques dans l'articulation entre Evangile et réalité humaine à transformer.

sumer les activités professionnelles, par exemple chez ceux du tertiaire. Par ailleurs, la conscience d'une humanité cassée par le fait « Tiers-Monde » est de plus en plus vive ; certains pensent y partir.

- *Priorité au monde ouvrier*

L'insertion en monde ouvrier reste massive. Pour ceux qui ont une autre profession, ce qui est vécu dans le monde ouvrier et dans le mouvement ouvrier est une référence : on le voit aux engagements qui, sous des formes différentes, s'inscrivent tous dans un combat pour la justice et dans un effort de transformation de la société.

Déplacement des centres d'existence

Changement de lieu

Le phénomène principal peut être circonscrit en peu de mots.

Hier, nous vivions en fonction du territorial ; une image exprime ce fait de fa-

çon suggestive : la paroisse était le piquet de la chèvre de M. Seguin et chacun tirait sur la corde pour aller dans la montagne, c'est-à-dire la vie sociale, avec le travail

et ses conséquences. Aujourd'hui, nous sommes dans la montagne. A dire vrai, nous n'avons jamais cessé d'y habiter en esprit ; mais aujourd'hui, nous y sommes en chair et en os. Ceci peut se résumer en une ligne : le centre de gravité de nos vies s'est déplacé ; d'une polarisation « ecclésiastique » nous sommes passés à une polarisation mondaine ou profane.

Concrètement beaucoup ont quitté les « presbytères » pour les baraques de chantiers ou les H.L.M. ; un certain nombre sont passés de la cohabitation au logement

Changement de la vie relationnelle

Hier encore, notre responsabilité se définissait par une paroisse et se doublait d'une notabilité corollaire d'une fonction sociale répertoriée : « le curé ». Notre réseau de relations existait avant nous (nous entrions dedans en prenant possession de notre charge) ; il était marqué par un caractère individuel ou familial (les invitations à la sortie des messes ou des réunions).

Aujourd'hui, ce sont les engagements professionnels, syndicaux, politiques, culturels, bref le milieu collectif où nous sommes normalement insérés, qui déterminent nos relations.

Nous ne sommes plus le centre et la source de relations commandées par une fonction religieuse, mais nous prenons

individuel en fonction des exigences du réseau de relations créé par la profession. De ce fait, les lieux d'implantation d'équipe changent de signification : il se fondent dans le flux de la société et sont de moins en moins liés à un territoire délimité par une charge ecclésiastique.

Enfin, le lieu d'où l'on parle change avec le lieu d'où l'on regarde. Hier le monde était vu de l'intérieur de l'Eglise, aujourd'hui l'Eglise est vue de l'intérieur du monde et elle est bien souvent ressentie comme extérieure ou étrangère.

notre place dans un mouvement qui nous dépasse et qui véhicule toute une culture qui s'est construite hors de l'Eglise.

Ce changement conduit à un déplacement des points d'application de nos responsabilités : les responsabilités que nous sommes amenés à prendre sur les terrains professionnel, syndical ou culturel prennent une consistance accrue. Dès lors, une recherche exigeante ne peut être évitée : comment ces responsabilités humaines s'articulent-elles avec le ministère qui nous a été confié ? On retrouve ici une vieille question, mais lestée du poids des engagements effectifs de chacun : comment notre responsabilité ministérielle est-elle engagée dans des responsabilités syndicales ou politiques ?

Modification de l'articulation dans les églises locales

De nombreuses équipes ont des *responsabilités paroissiales*. C'est le cas général dans l'Association, mais cela reste un fait

important à la Mission de France (16 équipes urbaines, 15 équipes rurales). Encore faudrait-il rendre compte de la variété des

situations qui vont des foules exubérantes du Cameroun à la solitude d'un prêtre du Limousin attendant en vain un participant à la messe de minuit.

Il faut remarquer que même dans ces équipes responsables de communautés chrétiennes, les circuits profanes modèlent la vie et préexistent aux circuits d'Eglise ; c'est librement que certains ont choisi de travailler au renouveau de communautés chrétiennes. Le fait que ces responsabilités soient assumées par des volontaires les rend plus claires : il permet l'amorce d'un dialogue mieux situé entre prêtres au travail avec charge de communautés chrétiennes et prêtres totalement investis dans un milieu social par le biais de leur profession et de leurs engagements.

Avec *l'Action catholique*, l'articulation se réalise de manière variée. Dans les ter-

rains de rude solitude ecclésiale, comme dans les équipes des Travaux publics, on attend longtemps avant de rencontrer des croyants en Jésus-Christ, et on y aspire intensément. Ailleurs, des prêtres au travail participent à la vie d'une équipe A.C.O., comme aumôniers ou membres ; certains ont des responsabilités au niveau du secteur A.C.O. D'autres rencontres se déroulent dans le cadre de la Mission ouvrière.

En monde rural, des articulations fécondes sont réalisées avec le C.M.R. au sein d'équipes d'Ouvriers ruraux ou de P.L.T.

Beaucoup de ces relations naissent à partir de la vie d'usine, de chantier, au sein d'une U.L. ou dans d'autres occasions, par exemple dans une permanence de la J.O.C. ou du M.R.J.C. pour saisonniers dans une station touristique.

Diversité de nos approches de l'Evangile

Ce fait de la diversité est dans la logique de la vocation missionnaire de l'Eglise qui, pour annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et leur permettre d'en vivre, cherche à se faire toute à tous, en respectant l'originalité de chaque groupe humain.

Dans un ministère de première annonce de l'Evangile, les prêtres retrouvent, inscrit dans leur propre existence, ce que la J.O.C. et, à sa suite, les autres mouvements d'Action catholique, n'ont cessé de manifester comme essentiel à l'annonce de Jésus-Christ : que chaque groupe humain puisse entendre proclamer l'Evangile dans sa propre langue et puisse en vivre en Eglise sans renier les richesses de sa propre culture.

Avec ce qu'elle a de spécifique, leur responsabilité ministérielle comporte tout naturellement pour les prêtres un compagnonnage avec les chrétiens qui, souvent bien avant eux, se sont sentis responsables d'annoncer l'Evangile au peuple au sein duquel ils sont nés et dont ils sont solidaires.

Il n'empêche que la reconnaissance de nos diversités dans la manière de lire l'Evangile n'est pas sans nous interroger profondément.

Nous ne nous référons plus de la même manière à l'Evangile :

— quels sont les facteurs de cette transformation ?

— quels sont les aspects de ces différentes approches de l'Evangile ?

Facteurs de cette transformation

La provocation de l'athéisme

Le facteur le plus important est la provocation de l'athéisme.

« A force de vivre avec des copains qui semblent étrangers à la Foi, je ne vois plus ce que la Foi apporte. Je deviens athée de raison, pourtant je reste croyant de cœur. Mais où cela nous mène-t-il ? ».

Cette réflexion d'une équipe de prêtres ouvriers ruraux dit brutalement l'impact de l'athéisme en nos vies. Il ne s'agit ni de la lecture de Marx ou de Freud, ni de quelques dialogues occasionnels avec des incroyants. Il s'agit de la vie quotidienne partagée avec des hommes et des femmes nés en dehors des terres de la Foi chrétienne. Il s'agit de combats pour la libération de l'homme menés avec des compagnons pour qui le service de l'homme est une conviction exigeante. Alors les mots « athéisme », « incroyance » se révèlent inadéquats parce qu'ils appartiennent à un vocabulaire négatif qui exprime de manière privative la vie de nos camarades : il définit ces gens comme si la Foi allait de soi, alors qu'en ces mondes c'est le fait d'être chrétien qui paraît insolite.

Dans un tel horizon quotidien, un décapage violent se réalise.

Nous abandonnons une *manière théorique* de parler de Dieu et, corrélativement, une conception de la Foi qui serait concurrentielle avec d'autres systèmes de pensée. Des équipes de P.O. parleront de « la Foi chrétienne vécue au milieu des foies humaines ».

Si nous renonçons ainsi aux « discours prêts à entendre » sur la Foi, c'est que notre situation d'homme du commun nous oblige à rendre compte de notre Foi dans le langage des gens de la rue, des compagnons de travail, des camarades de lutte pour la libération.

« Mon identité de prêtre de paroisse disparaît ; ma vie syndicale est marquée par le silence sur Dieu. Aucune des valeurs vécues par moi auparavant ne trouve écho dans cette nouvelle vie syndicale ».

(Un prêtre entré récemment au travail).

« Avec la Foi on croyait avoir tout découvert, et puis, tout d'un coup, cela s'écroule. On avait l'impression de posséder le contenu de la Foi, mais le doute a opéré un décapage théorique et vital ».

(Tertiaire agricole Nord).

On constate une *personnalisation* de la recherche car chacun est interpellé en son histoire et sa conscience. Nous comprenons que la responsabilité ministérielle, en lien avec celle de toute l'Eglise, commence en nous-mêmes dans ce questionnement de notre Foi personnelle. Ainsi nous rejoignons l'itinéraire de bien d'autres qui passent du « prêtre-qui-sait-tout » au « prêtre-qui-cherche-avec... ».

L'annonce de l'Évangile commence par ce long temps où il faut redonner chair vivante à la Foi dans un monde où elle n'en a pas.

Laborieux va-et-vient : Culture - Foi

Le temps d'une nouvelle acculturation de la Foi est d'abord marqué par une mise à nu, un déshabillage qu'on peut également baptiser « voyage au bout de la nuit » ou « passage à travers le désert ». En tout cas s'opère un *effondrement des repères* déjà inventoriés. Le Père BOSSUYT disait que

« nous étions plongés en pleine mer sans plus avoir aucun rivage à l'horizon pour s'y repérer. On se sent alors à peu près totalement démuné de ce trousseau de clés qui nous permettaient d'ouvrir des collections de portes ».

En ces terres nouvelles où il n'existe pas encore de cartes, un vertige peut s'emparer de nous.

« Bien de mes anciens en âge et en expérience ont peur, écrit un P.O. Ils n'osent pas refaire leurs caisses à outils : ils arrivent dans la jungle avec des outils de fleuristes. C'est héroïque. Leur humanité est bousculée, mais ils réfléchissent inconsciemment, souvent, avec un arrière paysage plein de dogmes et de vertus, plein de dualisme tordu, souvent tributaires d'une idéologie justement contestée par leur engage-

ment. Certains ont peur de se retrouver à poil, sans garde-fou, ni sécurité intellectuelle, ni valise théologique. Alors ils vivent angoissés, pleins de questions, voire déchirés de ne pouvoir y répondre... ».

Un processus s'amorce où se fait laborieusement la *critique des enveloppes culturelles de la Foi*. On s'aperçoit que la Foi n'est ni un produit neutre ou malléable, ni une valise transportable et adaptable à n'importe quelle situation.

Devenant autres parce qu'habitants des mondes autres, un va-et-vient s'instaure entre la culture du monde où nous habitons et celle du monde où nous avons reçu la Foi et, par là, avec la Foi elle-même.

On prend vivement conscience de l'habillage de la Foi : elle ne peut exister sans vêtements socio-culturels. La rencontre de l'athéisme ou d'autres univers religieux met la Foi en demeure de changer son expression culturelle. En attendant, elle reste comme un trésor enfoui au fond du cœur dont l'expression extérieure est difficile et tâtonnante. C'est le temps du silence et de la jachère. C'est le moment où le ministère risque de se limiter à la contemplation du moine.

Recherche de nouveaux lieux d'Eglise

En même temps grandit la conscience d'habiter dans un « monde spirituel » — au sens où l'entend JEAN XXIII (Pacem in terris, 45 ; texte italien) — un « monde spirituel » étranger aux lieux où habitent généralement l'Eglise et ses institutions.

Cette constatation déclenche souvent une mise en sommeil ou même une paralysie des réflexes ecclésiaux : l'Eglise est tellement mise en question dans ses comportements et le visage qu'elle donne d'elle-même par le monde dont nous sommes solidaires ;

elle est tellement passée au crible de la critique athée qu'on ne sait plus bien quel visage vrai elle pourrait avoir.

Après ce passage au désert, c'est en même temps que la Foi commence à retrouver une manière nouvelle de s'exprimer, qu'on constate une *revitalisation des réflexions ecclésiastiques*.

« Il semble que nous oscillions entre une position de fragilité (quelle Foi ? quelle issue ? quel sens à l'existence ?) et une position de force ou du moins de plus grande certitude ("Nous avons quelque chose à proposer à d'autres") étant entendu que nous refusons la Foi comme aventure purement personnelle et non transmissible ».

(Tertiaires agricoles).

La concomitance de ces itinéraires n'est pas étonnante tant il est vrai que la Foi ne peut être vécue qu'en Eglise.

Responsables de la construction de l'Eglise en ces terres où elle n'a pas été « plantée », on se met ardemment à la recherche d'autres partenaires (parfois

jusqu'au bout du département...) pour vivre et annoncer Jésus-Christ d'une manière cohérente à la culture du lieu où l'on vit. Le souci grandit de promouvoir en tissu rural ou urbain de nouveaux lieux d'Eglise qui soient à la fois des espaces de liberté, de partage de la Foi et de prière : *de petits collectifs d'Eglise homogènes à la culture dont nous sommes partie prenante*. C'est dans ces creusets que la Foi en Jésus-Christ commence à s'exprimer et à se solidifier autrement.

Cet itinéraire est bien décrit par le Maghreb :

« Nous ne possédons pas la vérité, y compris celle de la Foi chrétienne. Nous la recevons chaque jour dans l'accueil et la rencontre de l'autre, dans les affrontements culturels, politiques ou sociaux, dans les mutations que nous faisons peu à peu au contact de cet univers nouveau. L'accueil des différences révèle, pour nous et en nous, des aspects nouveaux de la Foi, des profondeurs insoupçonnées. Nous avons la conviction que nous découvrons à peine des dimensions encore ignorées de la Révélation ».

Aspects des diverses manières de lire l'Évangile

L'appartenance à des ensembles humains, qui diffèrent tant par leur culture que par leur idéologie, nous conduit à ne pas lire

l'Évangile avec les mêmes accents ni la même insistance.

Diverses approches de la pauvreté

• Voici la manière dont *l'Atelier Santé* aborde la pauvreté :

« A la frontière de la biologie et de la

psychiatrie, nous sommes placés devant un donné culturel nouveau. Ce qui nous amène à nous interroger violemment sur certaines

formulations, par exemple sur le lien souvent établi entre pauvreté et Evangile. Voilà une identité qui se trouve souvent contredite dans notre milieu. Nous nous voyons poser des questions comme celles-ci : "Ce monde n'a que foutre de votre malheur" — "Vous vous justifiez sur le dos des pauvres" — "Pourquoi ne partez-vous pas du plein de l'existence de l'homme ?" — "Ce monde a besoin de gens dont la coupe déborde". Sous-entendu, on nous dit là : "Votre message est vide et sans signification". Identifiant Evangile et pauvreté, n'avons-nous pas une conception étriquée de l'Evangile ? N'enfermons-nous pas l'Evangile dans un discours-refuge, sans lien avec la réalité ? ».

• *Autres regards sur la pauvreté, dans un dialogue entre Prêtres ouvriers et techniciens agricoles.*

La psychanalyse s'insurge contre une conception de la pauvreté qui conduit à la résignation. Le mouvement ouvrier, quant à lui, combat un culte de la pauvreté iden-

tifiée à la misère : l'amour évangélique des pauvres conduit à un combat politique contre les causes de la misère. Mais une tension se dessine entre des perspectives de libération et des perspectives de développement. Ainsi des rencontres entre une équipe de Prêtres ouvriers et une équipe de techniciens agricoles les amènent à s'interroger mutuellement :

— « *Suffit-il d'être au service des pauvres ? disent les Prêtres ouvriers. N'avons-nous pas, par fidélité, à vivre avec les pauvres, comme expression prophétique de protestation contre l'injustice de notre société ? Car l'Evangile nous appelle à être solidaires des pauvres et de leur combat ».*

— « *L'Evangile ne peut-il être lu que sous son aspect subversif ? — N'avons-nous pas à approfondir l'Evangile comme appel au développement ? », disent les techniciens agricoles.*

Ces aspects ne se contredisent pas, ils montrent simplement qu'il y a différents accents dans l'approche de l'Evangile.

Diverses approches de la personne même de Jésus-Christ

Ce ne sont pas seulement les aspects sociaux de l'Evangile qui sont susceptibles de lectures différentes, c'est également le cœur du message qui est compris de ma-

nière différente selon l'univers culturel d'où il est entendu. Les exemples sont multiples. Limitons-nous à juxtaposer la recherche de quatre groupes :

AFRIQUE DE L'OUEST

Le mouvement d'authenticité qui a surgi des hommes et des pays africains pénètre profondément les églises africaines. Comme le dit le Cardinal MALULA : « Il ne s'agit pas seulement de christianiser l'Afrique, mais d'africaniser le christianisme ». Historiquement, le christianisme a été importé comme un bloc de vérités à croire. Et l'Africain ressent douloureusement sa dépendan-

ce par rapport à l'étranger, au plan religieux comme aux plans politique et culturel. L'homme africain aspire à ce que le christianisme soit enraciné dans sa terre et dans sa conscience.

● *D'où une recherche sur la révélation : quelles relations le Dieu de Jésus-Christ entretient-il avec le Dieu des ancêtres ?*

ATELIER SANTE

Univers culturel tout autre : celui de la maladie et de la mort, celui de la médecine et de la psychanalyse. Les recherches se nouent autour des mots clés que sont « plaisir », « bonheur », « désir », « aimer et être aimé ».

ATELIER PRETRES OUVRIERS

Avec bien des militants chrétiens, les membres de l'atelier Prêtres ouvriers sont engagés dans le mouvement ouvrier. Ils participent à des actions syndicales, voire politiques. Et ils constatent que leurs camarades n'attendent de Jésus-Christ aucune libération.

Jésus-Christ ne serait-il pas le Sauveur ? Au mieux n'apporterait-il qu'une « libé-

REGION MAGHREB

Lorsqu'on est en Afrique du Nord, on constate que les pays du Maghreb se construisent dans un système de référence qui est arabo-musulman, qui porte la marque de l'esprit scientifique et technique et également du marxisme. En aucune façon, ils ne font référence au christianisme.

Devant la cohérence de l'Islam et le sérieux de ce qui s'édifie au Maghreb, quelques-uns en arrivent à penser que chacun tient pour son compte une part de « La » vérité. Situés dans des lignées culturelles et des traditions religieuses différentes, nous irions par des chemins différents vers une reconnaissance du Dieu Tout Autre. Fau-

- D'où un patient travail pour les hommes qui décryptent l'inconscient et le désir de l'homme : *que Jésus-Christ nous dit-il du bonheur ?*

ration limitée ? ». Alors comment comprendre le mot de Pierre : « Il n'y a aucun salut ailleurs qu'en Jésus-Christ » ?

- D'où une longue recherche pour expérimenter à nouveaux frais la *signification de l'événement pascal au cœur même des combats de libération* menés par le mouvement ouvrier.

drait-il aller jusqu'à conclure que la Foi chrétienne n'est pas accessible à l'homme Maghrebin ?

- D'où une recherche : les ressources du dogme chrétien font que certains *reportent à l'eschatologie la récapitulation du Christ Verbe de Dieu* ; mais une telle perspective est-elle compatible avec ce que nous connaissons du Seigneur Jésus ?

Il faut bien en faire le constat : en des lieux variés, nos recherches n'ont pas la même expression, et nous ne lisons pas l'Évangile de la même manière.

L'enjeu de cette diversité pour des responsables de l'annonce de Jésus-Christ

Le fait de nos diversités n'a rien d'anormal, car entendre la Bonne Nouvelle dans sa propre langue et pouvoir en vivre sans être obligé de changer de patrie ou de monde est une exigence de la vie en Eglise.

Il n'empêche qu'à parcourir ces itinéraires diversifiés, on découvre qu'ils engagent des enjeux importants qui concernent tant Jésus-Christ que la mission de l'Eglise.

Pluralité des approches de l'Évangile et unité du fait Jésus-Christ

Nous parlons de Jésus-Christ en des langages divers.

Ces langages variés sont-ils le pur reflet des espaces culturels ou des classes sociales dans lesquels nous sommes insérés ?

Nous constatons que nos manières de parler et de vivre de Jésus-Christ diffèrent au point que nous expérimentons une certaine incommunicabilité dans nos rencontres avec d'autres groupes de chrétiens. Il y a plus : nos lectures particularisées de l'Évangile ne nous conduisent-elles pas à céder à une tentation ? S'approprier Jésus-Christ et son Évangile, en vivre comme si c'était la seule manière légitime, chercher à l'imposer aux autres comme si on était le tout de l'Eglise, est une tentation constante pour chaque groupe humain.

N'avons-nous pas la responsabilité de veiller à ce que Jésus-Christ ne soit confis-

qué par personne, à commencer par nous-mêmes ?

Ce risque est d'autant plus ressenti par nous que fréquemment des camarades marxistes nous interpellent sur la juxtaposition ou l'incohérence des différentes lectures de l'Évangile.

— « Dieu est si grand, dites-vous, pourquoi tous ces groupuscules que je découvre petit à petit depuis un an : A.C.O., Paroisse universitaire, etc. Votre unité, dans la communauté chrétienne, quelle est-elle ? A.C.O., A.C.I., etc. Qu'y a-t-il de commun entre ces gens-là ? Pourquoi pas une A.C.A. (Action catholique des athées !) puisqu'à vos yeux je suis aussi fils de Dieu ? ».

— « Chacun de vous a sa propre idée de Dieu : l'ingénieur en chef, tel copain prêtre ouvrier, le trésorier du syndicat

C.G.T., un militant C.F.D.T. Votre Dieu est une auberge espagnole : chacun met un peu ce qu'il veut dans son idée de Dieu. Alors n'avons-nous pas raison lorsque nous pensons que ce sont les hommes qui fabriquent eux-mêmes leur Dieu ? ».

Plus globalement, cette diversité de lectures ne serait-elle pas le reflet de la place que l'on tient dans les circuits de la production et dans la vie économique ? Serait-elle seulement le miroir des diversités culturelles du monde d'aujourd'hui ? Ces questions sont d'autant plus percutantes que les analyses marxistes leur fournissent une réponse à la fois théorique et pratique.

Sommes-nous devenus « des bricoleurs idéologiques de l'Évangile P ».

Lorsqu'on fait le constat de nos différentes manières de nous référer à l'Évangile, on mesure en même temps le risque couru de procéder à des lectures réductrices. Car, en ce temps d'acculturation nouvelle de la Foi, nous pouvons devenir à nous-mêmes notre propre norme :

« Dans le poids du milieu urbain et de la solitude anonyme, on n'est jamais sollicité par quelqu'un ou interpellé par quelque chose qui soit une exigence. On n'a que sa propre mesure ».

Dès lors naît une inquiétude : « La logique évangélique dont je veux vivre se

confond-elle et s'identifie-t-elle à la logique du partage de vie ? ».

Mais l'interrogation rebondit lorsqu'on lit l'analyse marxiste qu'Antoine CASANOVA propose de l'évolution de l'Église et des démarches des chrétiens en classe ouvrière : les textes de l'Évangile fournissent aux chrétiens un matériau idéologique dans lequel ils peuvent puiser selon leurs besoins. L'Évangile est susceptible d'être réemployé de manières variées aux différentes périodes historiques. Les prêtres (et les théologiens) sont ainsi des « *bricoleurs idéologiques* » qui piochent dans l'Évangile les textes qui correspondent aux aspirations des masses : ils sont ainsi en mesure de proposer aux hommes le manteau religieux ou la couverture idéologique qui pourra habiller leurs aspirations.

Dans une formulation moins théorisée, bien des équipes sont interpellées sur le sérieux de leur référence à Jésus-Christ :

— par un responsable communiste :

« Mais, au fond, votre référence à Jésus-Christ est-elle autre chose qu'une référence purement formelle ? Qu'y a-t-il de réel et de concret dans votre relation à Jésus-Christ ? ».

— Une question analogue se fait jour sous l'aiguillon des critiques freudiennes :

« La croyance à Jésus-Christ est-elle autre chose que la projection du désir de l'homme ? le produit de ses rêves ? ».

Unité du " fait Jésus-Christ " et unité de la Foi

Si le ministère qui nous a été confié nous amène à *exprimer autrement* la Foi, il ne saurait nous conduire à un *autre Christ*.

Responsables du devenir de la Foi dans des données culturelles nouvelles et différentes, nous ne pouvons éviter de reconnaître le caractère particularisé de nos lectures de l'Évangile. Mais ayant reçu mission de briser le silence qui s'est apparemment installé entre Dieu et les hommes nous sommes sans cesse confrontés à la signification de Jésus-Christ aujourd'hui.

Il nous faut être en recherche constante sur l'objectivité de la Foi en regard, d'une part des aspirations personnelles, des systématisations idéologiques ou des langages culturels et, d'autre part, de la Tradition de l'Église. Par une sorte de réflexion, nous récusons tout à la fois les confusions culturelles (l'Église d'Occident importée en Afrique), les tentatives syncrétistes et les « aplatissements » de l'Évangile réduit à une morale ou identifié à une idéologie. Il

nous faut entrer pleinement dans la vérité de Jésus-Christ.

« Chacun de nous se heurte à la même difficulté : passer des images reçues, de nos divers espoirs, à la vérité de Jésus-Christ. Cette Vérité n'est pas au bout d'un raisonnement, au bout de notre logique, elle ne peut être reçue que dans un choix d'amour, de cette charité dont Paul nous dit que sans elle nous ne sommes rien ».

(Un P.O. des T.P.)

Jésus-Christ n'est accueilli que dans l'histoire et dans des cheminements très particularisés culturellement. Mais dans sa personne, Il est La réponse aux questions et aux recherches de tous les hommes.

En fait rien ne peut remplacer l'expérience de l'Absolu de Dieu rencontré en Jésus-Christ. C'est le lien à sa personne qui est la norme de nos vies comme il est la régulation des langages de la Foi.

Démarches missionnaires diversifiées et mission de l'Église

L'isolement apostolique et ses conséquences

Quelles que soient par ailleurs nos diverses solidarités d'Église, bien souvent un processus d'isolement apostolique se déroule tant par rapport aux communautés ecclésiales que par rapport au Collège apostolique.

Voici ce qu'en dit un prêtre ouvrier, engagé avec un petit collectif de chrétiens :

« Tout ce que je vis de la Foi, je l'ai appris dans une autre philosophie ; j'ai maintenant à la vivre à l'intérieur du marxisme. Mais il faudra un long temps pour qu'il soit possible d'exprimer ce que l'on vit avec des mots cohérents avec notre pratique politique. En gros, l'Évêque nous fait confiance en raison du passé et cela

durera jusqu'au jour où il y aura de gros os. Mais il ne nous rejoint absolument pas sur le terrain où se jouent nos vies, il n'en mesure pas l'enjeu : l'affrontement et la rencontre de la Foi et du matérialisme. En

ce sens, il y a une marginalisation absolue, et je suis persuadé que si l'Evêque savait ce que je vis réellement, il ne me reconnaîtrait plus comme prêtre ».

Conséquences de l'isolement apostolique

L'isolement des prêtres engagés dans la première annonce de l'Evangile est un fait fréquent. Ses conséquences sont lourdes. Sur une longue durée, s'il n'y a pas communion concrète au Collège des Evêques, une dégradation ou une ruine de la conscience apostolique se produit qui peut conduire à la désintégration du ministère ou même de la Foi.

A témoin, ce témoignage d'un Prêtre ouvrier rural :

« Le sacerdoce est porté intérieurement. Il n'appartient qu'à nous-mêmes. Ne va-t-il pas s'évaporer en prenant une dimension

purement individuelle ? On porte notre responsabilité d'une manière totalement intérieure ; qu'est-ce que cela changerait si j'étais marié ? ».

Les éclaboussures n'atteignent pas seulement les ministres, mais aussi l'Eglise. A travers les multiples visages que revêt l'Evangile aujourd'hui, travaillons-nous à la naissance d'églises isolées et parallèles ? La question est de taille pour des prêtres engagés dans un monde cassé par l'affrontement des cultures, dans un monde traversé par les conflits de classes et l'opposition des pays industrialisés et des pays sous équipés.

“ Pas à notre propre compte, mais au compte de l'Eglise ”

Il n'y a qu'une Eglise, avec des visages variés. Ce n'est que dans la mission de toute l'Eglise qu'un ministère de première annonce de l'Evangile trouve son sens. C'est une affaire de Foi à vivre malgré les apparences. On ne peut communier à Jésus-Christ que dans une solidarité ecclésiale.

« Je suis responsable avec l'Eglise du message qu'elle doit porter : là, je me sens en totale solidarité avec elle, en solidarité dans la fidélité à l'Evangile ». (Un Prêtre ouvrier).

En pratique deux exigences s'imposent à nous :

— *une démarche de confrontation*

« S'impose à nous le fait que nous ne puissions être prêtres pour le seul lieu où nous sommes situés. C'est là qu'intervient la formule de Paul "le souci de toutes les Eglises". Je me méfie d'une proposition de l'Evangile qui ne tiendrait pas compte de toute l'Eglise. Le souci de toutes les Eglises m'oblige à passer par le passé, le présent et l'avenir de l'Eglise ». (Atelier Prêtres ouvriers).

« Je suis de toute manière obligé d'être solidaire de l'Évangile annoncé par les autres "missionnaires" blancs, même si je ne suis pas d'accord avec leur manière d'en témoigner. Finalement, je suis au service d'une facette de l'Évangile ». (Afrique de l'Ouest).

— Une communion au Collège apostolique de qui nous tenons le ministère et à qui nous devons en rendre compte.

C'est seulement à travers une réelle com-

munion au Collège des Evêques que l'on peut travailler à ce qui nous paraît une exigence de la mission.

— « Comment l'Église peut-elle être perçue une à travers la variété de ses annonces de l'Évangile et de ses visages ecclésiaux ? ».

— Et d'une manière plus particulière : « à travers les diversités professionnelles et culturelles d'un presbyterium, quelle Parole, quel signe sommes-nous pour le Peuple de Dieu et, avec lui, pour le monde ? ».

Axes de la recherche en cours sur le ministère presbytéral

Dans la diversité des espaces culturels, dans les affrontements de classes, nous sommes sur le même terrain que l'ensemble de l'Église. Sous bien des aspects identiques aux membres laïcs du Peuple de Dieu, c'est en profonde solidarité avec eux que se joue le ministère de « présidence à la construction de l'Église » qui nous a été confié.

Même s'il est risqué, le long temps de l'acculturation — celui de la reconnaissance des diversités idéologiques et culturelles, celui de la reconnaissance des diverses lec-

tures de l'Évangile — nous apparaît indispensable pour se découvrir en profonde solidarité avec la Mission de l'Église dans la diversité de ses visages.

Précisément, l'articulation du particulier et de l'universel nous semble fournir au ministère presbytéral un lieu privilégié. C'est, en tout cas, une recherche que nous voulons poursuivre dans les mois qui viennent.

Deux directions s'offrent actuellement à nous :

Annonces diverses de l'Évangile et unité de la Foi

Au cœur de l'annonce de l'Évangile apparaissent bien des diversités. La collégialité ministérielle manifeste qu'elles s'inscrivent dans l'unité de la Foi : témoigner

de l'Évangile pour que le Seigneur soit reconnu tel qu'Il est.

Cette exigence du ministère nous conduit à redécouvrir que le témoignage de l'Évan-

* L'étude de Marcel MASSARD qu'on trouve également dans ce numéro est un outil de travail mis au point pour le conseil presbytéral et à la disposition des équipes.

gile ne trouve son véritable sens que s'il renvoie à la personne de Jésus-Christ, au mystère de Sa vie trinitaire. Le renvoi à la pierre angulaire qu'est Jésus-Christ est le cœur de la responsabilité apostolique : il permet de vivre et d'assumer bien des

diversités et des renouvellements, dans l'Eglise comme dans l'exercice du ministère.

● Il provoque un *réflexe de dessaisissement* pour rendre à Jésus-Christ l'initiative de la Révélation qu'il fait de Lui-même.

Diversité des visages ecclésiaux et unité de l'Eglise

Qu'ont-elles en commun ces communautés ecclésiales qui habitent des espaces culturels variés et qui accueillent de manières diverses la Révélation de Jésus-Christ ? Pourtant, ne doivent-elles pas se reconnaî-

tre les unes les autres comme disciples du seul Jésus-Christ ?

● Cette exigence du ministère provoque un *réflexe de communion ecclésiale*.

*
**

L'enjeu est grand puisqu'il y va de l'unité de la Foi et de l'unité de l'Eglise. S'il constitue un appel à la réflexion théologique, ce souci s'inscrit également dans la trame de nos vies quotidiennes.

Au fond, quel que soit l'espace culturel où nous sommes situés, nous nous retrouvons assez bien dans la réflexion d'un prêtre camerounais :

« Il y eut pour nous la phase de découverte du Christ occidental. La seconde étape a été celle du Christ africain. Dorénavant, il faut que j'aie le courage d'annoncer Jésus-Christ qui fut un homme blanc mais qui, parce que Dieu, fut à travers cette situation particulière, un frère et un Sauveur universel ».

(Session de l'Afrique de l'Ouest)

Assemblée plénière de l'Episcopat
Lourdes, 9 novembre 1974

Expression du Comité épiscopal

" A travers ce que vivent les prêtres de la Mission de France, les questions que nous nous posons. "

Père Louis Boffet

Porte-parole du Comité épiscopal, j'ai mission de vous livrer un certain nombre de questions que se posent les évêques à partir de ce que vivent la Mission de France et l'Association.

Vous constaterez que ces questions sont aussi celles qui vous habitent. Mais le fait de vivre une solidarité, que je puis dire profonde, avec la Mission de France, nous amène sans doute à les ressentir avec plus d'acuité et à les formuler plus radicalement.

Les prêtres de la Mission de France vivent leur ministère selon des formes et en des lieux extrêmement divers. Mais, selon leur vocation propre, tous sont insérés dans des mondes majoritairement marqués par l'incroyance ou la non-croyance, des mondes où « l'Eglise fait figure d'étrangère et où la foi elle-même est insolite ».

Ce qui amène à parler, pour eux et pour d'autres, « d'un ministère de première annonce de l'Évangile ».

Mais cette présence et cette action, hors des repères ecclésiastiques habituels — comme le Père André Bossuyt en faisait

lui-même l'expérience immédiatement avant sa mort — condamnent ces prêtres appelés à vivre leur sacerdoce en plein monde non croyant, à un isolement presque certain.

Ils n'en sont pas surpris. C'est le fait de tous les « corps francs ». Mais ils doivent cependant l'assumer, sans tomber dans le piège d'un évangile amputé, d'une vie réduite *en fait* à une vie laïque, et même, au pire, d'une désintégration de la foi.

Cela dépend d'eux pour une part, mais pour une part seulement. Car cette mission de première annonce de l'Évangile qu'ils essaient de remplir aux marches de l'Église, c'est en tout premier lieu la nôtre. Et nous ne pouvons pas ne pas nous sentir en lien apostolique très profond avec ces prêtres — de la Mission de France ou non — qui vivent ce difficile ministère.

Comment faire pour que l'isolement qu'ils ressentent ne devienne pas rupture ? Comment faire pour que la solidarité entre ceux qui partagent ce même type de ministère puisse être vécue ? Comment faire pour qu'ils soient déjà reliés entre eux si nous voulons qu'ils puissent être reliés à nous (ce qui ne sera peut-être qu'un second temps) ?

C'est une première série de questions.

Il y en a d'autres.

La plupart des évêques et des prêtres ne sont pas passés eux-mêmes par l'affrontement avec l'athéisme, sinon occasionnellement et pour un temps. Même quand ils sont très attentifs, soucieux d'écouter, le fait de ne pas avoir « éprouvé » les situe, qu'ils le veuillent ou non, dans un autre univers. C'est un peu comme pour la souffrance : on ne peut savoir que si l'on y est passé.

Or, même si l'héritage de la chrétienté est encore important dans notre pays, nous savons que la majorité de nos contemporains n'y a plus ses racines ni ses références. L'homme des media, les populations brassées par la ville, les jeunes

en grande proportion, ne puisent plus leurs raisons de vivre dans l'évangile, même s'ils ne lui sont pas fondamentalement hostiles.

Il doit bien arriver que certaines de nos nuits ou de nos veilles soient hantées par la pensée de quelques-uns de ces Macédoniens nous suppliant, comme Paul, de ne pas les frustrer de la Bonne Nouvelle.

Mais même si nous en avons le grand désir, notre ministère habituel nous donne peu d'occasions de rencontrer en vérité ces personnes ou ces groupes dont nous sommes bien loin.

A la limite, nous aboutissons à ce paradoxe que nos fonctions ordinaires, qui nous qualifient comme « ministres de l'Évangile », ne nous permettent pas, ou peu, de rejoindre ceux qui ne l'ont pas encore entendu et qui devraient en être les premiers destinataires.

Par ailleurs, nous ne pouvons pas avoir nos incroyants, comme jadis « Madame avait ses pauvres ».

Alors, comment faire pour rejoindre ces gens-là, les plus nombreux finalement, où ils sont, tels qu'ils sont, où ils en sont, pour leur permettre d'entendre la Bonne Nouvelle dans leur langue et de pouvoir en vivre sans être obligés de changer de patrie ou de monde ?

Comment faire pour qu'il y ait proportionnellement beaucoup plus de prêtres et d'évêques qui soient engagés dans un ministère qui serve cette démarche, qui les rende plus directement partie prenante de cette première annonce de l'Évangile ?

C'est une deuxième série de questions.

En voici une troisième.

Le Synode, à travers les Africains et les Asiatiques notamment, a rappelé la nécessité d'une « indigénisation » de l'annonce de l'Évangile. Quoique difficile à prononcer, le mot va faire fortune et l'on risque d'en abuser. Mais, qu'on le

veuille ou non, c'est quand même une exigence de l'évangélisation, et depuis la Pentecôte l'Eglise en a toujours eu le souci.

Mais ce qui est vrai des cultures indigènes ne l'est-il pas aussi — avec des nuances — de groupes humains, de milieux de vie qui, marqués par des cultures tellement différentes, constituent des collectifs un peu comparables à ce que sont les ethnies pour l'Afrique ? C'est un fait et l'on ne saurait impunément ne pas en tenir compte.

Mais la tentation constante de chaque groupe humain est de s'approprier Jésus Christ et son évangile, de revendiquer comme seule légitime la manière dont cet évangile est entendu et vécu dans le groupe.

Comment faire pour que cette « indigénisation » nécessaire ne soit pas « confiscation » de l'évangile ?

Comment faire pour que ce respect des cultures n'aboutisse pas à la constitution d'ensembles ecclésiaux parallèles, sans lien les uns avec les autres, voire même érigés en féodalités agressives et anathématisantes ?

Comment faire pour qu'en même temps que se met en place cette nécessaire diversification, se renforce en chaque groupe ecclésial le réflexe de la confrontation ?

Si le propre du ministère épiscopal et presbytéral est, entre autres choses, d'assurer l'unité dans la multiplicité, comment faire pour qu'à travers leur spécialisation nécessaire, les prêtres gardent eux-mêmes ce réflexe et se sentent responsables de son existence chez les chrétiens ?

Autre série de questions.

Chaque évêque est personnellement responsable d'une église particulière et avec tous les autres, collégialement responsable de l'ensemble des églises, c'est-à-dire de l'Eglise universelle.

Comment, dans l'exercice de sa charge particulière, manifesterait-il son souci *effectif* de toutes les églises ?

Comment, dans l'annonce de la foi à son peuple, pourra-t-il être témoin de la manière dont la vivent d'autres peuples, pour que son église ne se constitue pas en « isolat » sans souci habituel ni référence à d'autres églises ?

A l'intérieur même de sa propre église, comment pourra-t-il, dans chaque groupe humain où se vit la foi de manière originale, être témoin de la foi telle qu'elle est vécue par d'autres groupes humains, proches dans l'espace mais culturellement très différents ? Comment sera-t-il, au sein de la diversité qu'il respecte et qu'il garantit, ministère de l'universel ?

Enfin, dernière question, mais non la moindre.

S'il est vrai que Jésus Christ, dans sa personne et dans son message, est la réponse à la recherche de tous les hommes, il est non moins vrai que cette réponse ne se développe et ne se livre que dans l'histoire.

Comment faire pour que l'Eglise ne présente pas l'évangile comme une réponse toute faite à tous les problèmes ?

Comment faire pour que l'Eglise ne se présente pas elle-même comme ayant réponse à tout, en tout domaine, sous prétexte qu'elle est porteuse de Jésus Christ et de son message. Autrement dit, l'Eglise sacrement du Christ peut-elle se substituer à Jésus Christ lui-même ?

—:—

Voilà quelques-unes des questions qui se posent à notre conscience d'évêques, à partir de ce que nous vivons avec la Mission de France. Nous avons cru bon de vous en faire part. Elles ne nous culpabilisent pas de jour et de nuit, mais elles nous tiennent éveillés, elles aimantent nos projets, elles modifient notre discours, et je crois bien qu'elles nous modifient nous-mêmes.

Mais, est-ce suffisant ? Il est plus facile de poser des questions, même de se les poser, que de les résoudre.

Comment ferons-nous surgir de la vie des hommes, dans la fécondation de l'Esprit, non pas une autre Eglise, mais une *Eglise autre* ?

N'est-ce pas là la grande question, le grand défi de notre temps que nous avons à relever, humblement et fièrement, ensemble ?

*Assemblée Plénière de l'Episcopat
Lourdes, 9 novembre 1974*

Les enjeux de notre recherche autour de la question :

" Vivons-nous et sommes-nous responsables du même Evangile ? "

Marcel Massard

Introduction

La dialectique du particulier et de l'universel dans nos vies

Nous sommes conduits aujourd'hui à *constater* nos diversités, la diversité de nos situations professionnelles, de nos insertions culturelles, de nos idéologies liées à nos engagements syndicaux et politiques. Dans le même mouvement nous nous *interrogeons* sur la possibilité de mettre ces situations et ces attitudes diverses en rapport les unes avec les autres.

La diversité est de l'ordre du *constat*, et nous sommes invités les uns par les autres à faire preuve de lucidité pour la reconnaître et la prendre en compte dans notre recherche et nos échanges.

La possibilité d'une rencontre, d'une communion entre nous est de l'ordre de *l'interrogation*.

C'est ce *rapport du constat à l'interrogation* qui me semble intéressant à mettre en lumière au départ, car ce rapport est sans doute très significatif de la manière dont se noue le *rapport du particulier à l'universel* dans chacune de nos vies.

Etre engagé au milieu des hommes, partager leur vie, c'est toujours être tributaire d'une situation particulière qui nous marque profondément au fur et à mesure que nous l'épousons. Etre-avec appelle une connivence et, par exemple, l'adoption d'une idéologie de libération, une lecture des événements qui souligne

l'oppression et l'exploitation auxquelles sont soumis les acteurs les plus nombreux de notre société industrielle. La prise en compte des problèmes rencontrés dans le tertiaire agricole va au contraire conduire à considérer les facteurs et les conditions indispensables à des exploitants ou à des groupements coopératifs pour qu'ils puissent trouver leur place au soleil dans le jeu complexe de l'industrialisation et de la commercialisation. La prise en compte de ces problèmes trouvera son expression dans une idéologie du développement, qui ne contredit pas obligatoirement une idéologie de la libération, mais qui de toute manière met davantage en avant les composantes techniques, économiques et organisationnelles de la promotion de l'homme. Le langage est différent.

Nous n'échappons donc pas à la particularité de nos situations humaines, de nos situations professionnelles et de nos engagements. C'est là un constat massif qui se dégage de nos premiers échanges.

Mais en même temps nous découvrons que nous décloisonnons nos particularités toutes les fois que nous acceptons de nous interroger, de nous interroger personnellement, comme de nous interroger les uns en face des autres. Derrière les options particulières qui sont les nôtres, derrière les combats particuliers que nous menons, il y a des motivations et des recherches. Il y a finalement des questions ouvertes que le refus conscient de tout sectarisme politique ou syndical nous empêche d'autant plus de fermer : A quelle figure de l'homme nous renvoient nos itinéraires et les motivations qui les fondent ? A quel salut de l'homme ? A quel lieu de communion possible pour tous les hommes ?

Dans chacune de nos vies il y a ainsi ce mouvement qui va de la prise de conscience de notre situation particulière dans la société des hommes aux questions plus fondamentales qui traversent cette situation. Et ces questions plus fondamentales — quel homme sommes-nous ? quel homme voulons-nous ? quel salut pour l'homme cherchons-nous ? — nous pouvons reconnaître qu'elles demeurent des lieux de rencontre, mais des lieux de rencontre qui se découvrent d'abord sous le jour de l'interrogation.

En bref, nous constatons la particularité de nos vies et la diversité qui en résulte, ce qui veut dire que nous constatons la pluralité du monde humain dont nous sommes (le monde des hommes est un monde plural, c'est un constat de base, a-t-on dit dans un carrefour). Et dans le même mouvement nous nous interrogeons sur la possibilité d'une universalité humaines. Et cette interrogation prend pour nous un visage direct et concret quand

**La tension
du particulier
et de l'universel
au cœur
de l'Évangile**

nous nous interrogeons tout simplement sur la possibilité dans l'avenir d'une rencontre véritable entre nous. Ainsi se noue dans nos vies la dialectique du particulier et de l'universel : constat du particulier, interrogation sur l'universel. Cette dialectique est-elle étrangère à l'Évangile, est-elle étrangère à la question qui nous préoccupe : la question de notre responsabilité commune d'un même évangile ?

Ce débat constitue sans doute la porte d'entrée du travail que nous voulons mener ensemble.

La session Tiers-Monde des 8-9 septembre 1973 nous a déjà permis aux uns et aux autres de prendre conscience de cette tension et d'en mesurer l'impact dans la vie de l'Église (cf. Lettre aux Communautés, n° 41). Il s'agit surtout aujourd'hui de nous demander si nous prenons en compte cette tension quand nous nous interrogeons sur notre responsabilité d'un même Évangile.

Le fait de Jésus, c'est historiquement un fait très particulier ; un fait divers de notre histoire, inscrit au cœur de la particularité juive ; le fait divers de Bethléem aboutissant au fait divers de la Croix sur une colline de Jérusalem. Le fait de Jésus a bien la vulnérabilité de l'événement particulier.

Dans le même mouvement, l'événement Jésus fait éclater son premier lieu d'insertion historique, son premier cadre culturel. Les hommes qui l'annoncent découvrent et proclament sa prétention à une signification universelle.

Mais si la particularité du fait Jésus-Christ est bien de l'ordre du constat historique, sa prétention universelle est beaucoup plus problématique, elle fait d'emblée appel à l'interrogation. A niveau humain la signification du procès de Jésus est toujours un problème ouvert dans notre histoire. Seule la foi des Apôtres, à la lumière de la Résurrection, en propose la portée universelle, mais cette proposition a ouvert dans notre histoire un débat qui n'est pas clos, le débat dans lequel nous nous mouvons quand nous vivons la confrontation avec l'athéisme, avec nos propres doutes, comme lorsque nous vivons la confrontation avec des cultures étrangères à la nôtre. Confrontation qui peut nous conduire à nous demander par exemple, ce que peuvent vouloir dire le message d'un homme blanc, ainsi que sa mort et sa résurrection, pour des noirs, des hommes d'une autre culture

qui n'a pas été imprégnée comme la nôtre par la Parole biblique ? Nous mesurons à partir de là la vulnérabilité de la proposition de la foi, elle a la précarité de toute initiative historique.

Tel est sans doute le point d'ancrage de nos réflexions et de nos questions. Mais pour aller plus avant maintenant, il s'agit de nous demander si ces réflexions et ces questions sont étrangères à l'Évangile lui-même, et plus précisément si elles sont étrangères au document écrit — au Nouveau Testament — auquel nous ne cessons de nous référer ?

Cela nous conduit au deuxième point.

**Un même
Évangile,
cela va-t-il
de soi ?**

Au cœur du Nouveau Testament il y a un événement unique : l'événement de Jésus-Christ. Il y a sa mort et sa résurrection dont témoignent les Apôtres. Il y a une unité de source, comme une unité d'inspiration, il y a une cohérence profonde qui a fait ses preuves au long de notre histoire.

Mais pour autant peut-on parler sans problème et sans question d'un même évangile ? Concrètement, nous devons bien reconnaître qu'il n'y a pas un même évangile, mais une diversité de témoignages qui ont abouti à la rédaction de quatre textes différents qui, à la fois, se correspondent et divergent. Tous les exégètes sont obligés d'affronter les divergences et même l'incohérence, sur certains points, des témoignages sur la Résurrection de Jésus. De la même manière le corpus paulinien n'a pas l'unité que pourraient souhaiter les ecclésiologues trop soucieux de codifier, une fois pour toutes, la structure de l'Église : entre l'ecclésiologie de la première épître aux Corinthiens, l'ecclésiologie de l'épître aux Ephésiens, et l'ecclésiologie des épîtres pastorales, il y a des différences qui sont plus que des nuances.

Tout cela, nous le savons, et les études exégétiques ou ecclésiologiques présentes se chargent de nous le rappeler. L'unité et la diversité sont au cœur même du témoignage écrit que représente le Nouveau Testament. C'est bien comme si le fait Jésus-Christ échappait d'emblée à toute volonté de cohérence systématique. Et pourtant cela n'empêche pas de discerner l'unité d'inspiration qui commande ce texte, mais cette unité d'inspiration est plus un foyer qui s'irradie en un réseau complexe d'interrelations et de connexions, en un réseau complexe de similitudes et de différences, qu'une belle harmonie codifiable dont quelques définitions dogmatiques parviendraient à rendre compte.

Le véritable problème pour nous c'est de discerner pourquoi ce fait littéraire du Nouveau Testament dans son unité et sa diversité est déjà un guide de lecture fondamental dans l'approche de nos diversités présentes.

Le fait littéraire du Nouveau Testament renvoie directement à la vie des premières églises chrétiennes qui ont pratiqué l'annonce de l'Évangile. Derrière l'Évangile il y a la vie de l'Église à ses débuts, lors de sa naissance historique. Et cette vie n'est pas un fait uniforme, on ne peut la placer seulement sous le signe de l'unité, elle est d'emblée sous le signe de l'unité et de la diversité. On peut en dégager des traditions différentes, tradition d'une Église judéo-chrétienne, d'une Église d'Antioche, d'une Église de Césarée, comme traditions des Églises plus directement confrontées au monde grec. D'emblée des différenciations culturelles se manifestent, elles marquent l'annonce de l'Évangile, elles indiquent des approches différentes du fait Jésus-Christ, des voies différentes dans la proclamation de sa mort et de sa résurrection.

Il est toujours question du même homme particulier, Jésus, il est toujours question du même fait particulier, sa mort et sa résurrection, au cœur du message, mais les approches de la signification universelle de ce fait entraînent des chemins différents. Le visage de Jésus, la signification décisive de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, échappent à toute codification uniforme. Nous ne nous mouvons pas, à travers la vie ecclésiale dont rend compte le Nouveau Testament, dans un régime d'identité ; mais bien dans un régime qui implique la tension de l'unité et de la diversité, la tension des convergences et des différences.

Il me semble qu'à partir de là la question que nous nous posons sur notre responsabilité par rapport à l'Évangile (notre responsabilité d'un même Évangile) trouve déjà sa portée.

L'annonce de Jésus c'est l'annonce de quelqu'un qui nous rejoint au cœur même de nos particularités humaines, de nos situations humaines diverses et différentes, voire contradictoires. Parce que c'est d'abord la proposition de la vie et du message d'un homme qui, comme nous, a vécu un itinéraire très particulier, le plus souvent incompris, un itinéraire particulier qui ne s'est pas du tout imposé comme universel. Le Jésus de l'Évangile n'occupe pas un piedestal dans l'histoire, il est plutôt enfoui dans l'histoire. Il ne nous parle pas du point de vue de Sirius, il n'est pas un code universel. Il est finalement l'irruption d'un événement de mort et de résurrection qui a bousculé quel-

ques hommes et qui a transformé leur vie. Et cela, l'emprise du christianisme dans notre culture, les enracinements profonds de la foi chrétienne dans notre civilisation occidentale ne peuvent nous le faire oublier. L'acculturation occidentale de l'Eglise ne résoud pas le débat autour de la signification universelle de Jésus-Christ. Elle constitue sans aucun doute une étape importante de l'histoire de la foi, mais une étape qui en appelle d'autres dont nous n'avons pas a priori la clef. Le sens de la foi ne peut trouver sa véritable respiration dans un universalisme à bon marché, dans un discours qui serait inapte aux radicales remises en cause des dépaysements culturels, aux confrontations difficiles et exigeantes qu'implique notre diversité humaine.

Le sens de la foi ouvre à une confrontation permanente : la confrontation de nos interrogations humaines tendues vers un sens universel de l'homme et de ce qui nous est dit à travers l'itinéraire de Jésus, ses attitudes, sa liberté, sa proximité aux autres, son « pour les autres » sans exclusive (ce qui ne veut pas dire « à bon compte », pensons simplement au dialogue avec la Cananéenne), tout cela relu à la lumière de sa mort, et finalement de sa Résurrection.

Cette confrontation ne nous sort pas de nos particularités humaines, elle ne nous invite pas à les survoler, à les dominer d'un point de vue englobant, totalisant, du point de vue de l'identité. Ce n'est pas là la logique de l'Évangile. Sa logique, c'est la logique du passage, la logique de la relation, la logique de la Pâque. L'Évangile annoncé d'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël ouvre sur l'universel, mais il ne le propose pas tout fait, réalisé une fois pour toutes dans notre histoire. Il le propose à travers l'interpellation, la vie et la mort d'un seul homme. Il le propose finalement à travers l'annonce de sa Résurrection. Il mise à la fois sur la particularité de l'homme et sur l'éclatement de cette particularité. Aucun homme n'est enfermé dans sa particularité, tout homme est traversé par la question de l'autre homme, tout homme est traversé ainsi par la question de la condition humaine. Tout homme ne cesse de vivre le passage du particulier à l'universel pour peu qu'il se sente concerné par ceux qui vivent autour de lui. Jésus-Christ ne se propose pas en dehors de ce mouvement relationnel qui nous habite, qui nous tourne les uns vers les autres, nous permet de passer les uns vers les autres.

Toute la question de la foi, de la confrontation qu'elle instaure dans nos vies, c'est de nous demander si Jésus-Christ ne

nous livre pas la clef de ce mouvement relationnel dans son passage au Père dans la Résurrection. Si rien ne peut clore le sens de l'universel dans notre humanité, si aucune figure de société comme aucun système de pensée ne peuvent prétendre le définir ni l'achever, c'est sans doute qu'il s'enracine dans un échange dont l'homme ne peut se fournir à lui-même ni la source ni l'aboutissement : *l'échange de Jésus et de son Père dans l'Esprit*. Pour dire les choses en très bref, disons que là gît l'unité de l'Évangile, son unité de source et d'inspiration ; cette unité qui nous permet de parler d'un même Évangile ; mais là gît en même temps son mystère qui résiste à toute tentative de captation comme à toute uniformité de langage et d'expérience.

Ces dernières réflexions nous orientent vers un troisième point qui doit guider aussi notre réflexion commune.

La dialectique de l'appropriation et du dessaïssement

Cf. *Le ministère et les ministères dans le Nouveau Testament* (Le Seuil) : la contribution d'Henri DENIS : « Nouveau Testament, Eglise et ministères », Ch. XV, pp. 418-450. Voir aussi la contribution de Bernard SESBOUE : « Ministères et structure de l'Eglise » : Ch. XIV, pp. 347-417.

Citons au départ Henri Denis :

« Si le message et la vie livrés par Jésus sont le fruit d'une Pâque, il devient désormais impossible de fixer son visage. Tout visage historique de Jésus est diffracté dans la lumière de la Résurrection. La diversité des quatre évangiles (quelle que soit l'importance de la chronologie) serait alors la manière de faire percevoir à la fois la réalité de l'enracinement humain de Jésus et l'impossibilité de s'emparer de son visage. Par la Résurrection, l'Eglise devient certaine de l'Événement de Jésus et, dans le même temps, incapable de saisir le Ressuscité. Elle a la certitude de sa présence sur la route des hommes, elle s'illumine intérieurement de sa Parole, et elle ne peut que le « reconnaître » à la fraction du Pain.

C'est ainsi que l'Eglise « s'approprie » le Christ, dans l'acte même où elle s'en dessaïsit. L'existence des évangiles dans le Nouveau Testament pourrait être ainsi comprise comme le symbole de cette appropriation. L'Eglise dit : « C'est bien lui », tout en affirmant : « Je ne suis pas le Christ ». »

(ouvrage cité, p. 425).

Pour entrer dans toute la richesse d'une telle réflexion (se reporter au texte qui, comme celui de Bernard Sesboüe, ouvre à une relecture très profonde du sens de notre ministère), dégagons simplement une piste directrice qui concerne notre recherche.

Les Evangiles ne cessent de mettre Jésus-Christ à notre portée, de nous manifester son enracinement humain, à travers le dévoilement de ses attitudes, de ses gestes, à travers la proposition de sa Parole. Les Evangiles nous permettent de nous « approprier » Jésus-Christ ; Jésus-Christ à travers le message des quatre Evangiles se rend vulnérable à notre saisie. C'est pourquoi sa parole peut se couler dans telle ou telle idéologie : idéologie de la libération ou idéologie de la promotion de l'homme, idéologie de la révolution ou idéologie du développement. Les Evangiles offrent Jésus à notre appropriation humaine, et on pourrait dire, en poussant, comme Casanova, qu'ils offrent Jésus à notre « bricolage idéologique ». Nous nous approprions tous Jésus-Christ d'une certaine manière, nous le coulons dans nos idées sur l'homme et la société, qui sont fonction de nos engagements, de nos combats et de nos luttes. Jésus-Christ s'offre ainsi à l'appropriation morale comme il s'offre à l'appropriation politique.

Il y a là un fait très normal. L'Eglise en tous ses membres n'a cessé de s'approprier Jésus-Christ, elle n'a jamais connu un Evangile chimiquement pur. Elle l'a toujours vécu à travers des formes culturelles et sociales. L'anormal serait que nous en restions là, que nous n'allions pas au delà dans notre fidélité à l'Evangile.

Etre fidèle en effet à l'approche évangélique de Jésus-Christ, à cette approche qui ne se présente pas à nous sous le signe de la cohérence systématique, de la synthèse parfaite, de la totalité bien unifiée, et encore moins sous le signe de l'uniformité, c'est reconnaître que dans le même mouvement où Jésus s'offre, *il échappe*. L'originalité radicale de l'Evangile tient, comme on le dit souvent, dans sa simplicité, mais dans une simplicité qui ne cesse de provoquer l'intelligence humaine et de multiplier la complexité des approches qu'on peut en faire. Le fait littéraire de l'Evangile pose déjà en lui-même le problème de Jésus dans toute sa profondeur. La structure du texte a quelque chose à voir avec l'énigme du visage de Jésus. Il ne révèle quelque'un qu'en nous empêchant en même temps de le saisir, il fait jouer dans toute l'étendue de son clavier la dialectique de la présence et de l'absence. L'analyse structurale nous donnera peut-être de nouvelles lumières sur ce terrain.

La dialectique de l'appropriation et du dessaisissement est ainsi intérieure au texte même de l'Évangile. Mais cela veut dire qu'elle est intérieure à la vie même de l'Église qui nous a fourni à l'origine le texte des Évangiles. Cela veut dire, en bref, que vivre l'Évangile en Église, c'est bien reconnaître le Christ à la manière dont les disciples d'Emmaüs l'ont reconnu à la fraction du pain, mais c'est en même temps ne pouvoir le réduire à quelque langage humain que ce soit, à quelque doctrine, à quelque saisie que ce soit.

Et cela nous met bien sur la voie que nous devons approfondir dans nos différentes recherches.

Ce qui fait problème, ce ne sont pas nos lectures diverses de l'Évangile ; plus précisément ce n'est pas le fait que nous nous approchions de Jésus-Christ, en étant profondément tributaires de nos situations. Il en a été ainsi dès le départ de l'Église ; ce fait traverse l'unité d'inspiration dont témoigne pourtant le Nouveau Testament, et il a trouvé bien des prolongements à travers l'histoire de l'Église. Mais ce qui fait problème effectivement, c'est que le poids de nos situations humaines ne nous permette plus de vivre le mouvement interne à l'Évangile : ce mouvement de l'approbation et du dessaisissement tout à la fois. Ce qui fait problème c'est que puisse s'installer entre nous le silence pesant de la non-communication, voire de l'incompréhension. C'est là en effet que nous pouvons saisir les manifestations de notre infidélité à l'Évangile.

L'Évangile est un texte qui à la fois appelle l'appropriation et y résiste. C'est un texte dont l'unité ne se révèle qu'à travers une diversité d'approches qu'il n'est pas possible de ramener à une démarche unique, de synthétiser en une approbation unique. Cette diversité est contrôlée, elle est commandée par une unité d'inspiration (il y a un canon des écrits du Nouveau Testament qui a opéré un tri parmi bien d'autres textes apocryphes), mais il n'empêche qu'elle résiste à toute tentative d'uniformisation. Le mouvement de l'Évangile vers l'unité qui émane de la personne de Jésus-Christ n'est pas le mouvement de la réduction à un dénominateur commun de langage et d'expérience, il est le mouvement de la relation : cela veut dire que nul ne peut tenir à l'appropriation qu'il fait de l'évangile, à sa lecture de l'Évangile, sans tenir compte en même temps de l'appropriation de l'autre, de la lecture de l'autre. Nul ne peut tenir sans se relier aux autres. Nul ne peut s'approprier sans se dessaisir en même temps.

Cette exigence du dessaisissement lié à l'appropriation nous

renvoie en profondeur à la vie ecclésiale qui nous a livré le texte des Evangiles à l'origine. Si l'unité ne cesse de disparaître sous la diversité des témoignages qui ont constitué ces textes, c'est que l'événement unique de Jésus-Christ préside effectivement aux traditions particulières des premières communautés apostoliques en ne leur permettant aucune appropriation décisive. Cet événement unique ne cesse alors de relier ces traditions les unes aux autres, non pas en les uniformisant mais en leur faisant vivre un mouvement de dessaisissement qui les tourne les unes vers les autres, et libère la vérité de l'Evangile.

L'Eglise ainsi en son ensemble reconnaît qu'elle n'est pas le Christ, qu'elle ne peut s'identifier à Lui, et elle ne cesse pourtant de le désigner et de vivre à partir de Lui seul dans la diversité des itinéraires qui la composent. Ainsi se noue l'unité dans la diversité. Les Evangiles en sont le témoignage. Il annoncent une unique Bonne Nouvelle tout en avouant les différences des traditions ecclésiales qui l'ont véhiculée.

Le problème de la responsabilité du même Evangile, ce n'est donc pas la responsabilité d'un même discours, d'un même langage sur Jésus-Christ, d'une même approche de Jésus-Christ, c'est sans doute avant tout la question de la réalité de notre confrontation ecclésiale à travers la diversité de nos situations et de nos engagements. La question du même Evangile c'est la question de la réalité de la vie ecclésiale que nous forgeons à travers nos itinéraires diversifiés.

L'unité de l'Evangile ne tient pas à l'unité d'un discours, mais à la communion des traditions ecclésiales qui nous l'ont livré, à la commune inspiration qui a enraciné leur exigence en Jésus-Christ. Derrière l'Evangile il y a l'Eglise, et derrière l'Eglise il y a la source fondatrice dont témoigne l'Evangile.

Pris entre le rejet d'une Eglise monolithique imposant sa doctrine et la tentation des chapelles idéologiques, le sens de notre démarche est sans doute de mieux discerner la route que nous poursuivons : celle qu'invite à suivre un événement unique que nul ne peut annexer — ni personne, ni groupe, ni communauté — et dont le sens n'apparaît que lorsque nos particularités humaines ne sont plus un écran, mais un appel à la communion, et par là à la communion.

Nos diversités forgent-elles l'Eglise et renouvellent-elles notre sens de sa vocation universelle à travers les dépaysements qu'elles nous invitent à vivre, ou nous enlisent-elles dans le clivage et le cloisonnement des situations, des options et des discours idéo-

logiques ? Telle est sans doute la question à démêler et à approfondir dans la reconnaissance de nos diversités et de nos lectures de l'Évangile.

L'Évangile ne nous oblige pas à parler le même langage mais il nous invite à coup sûr à reconnaître et à dépasser la plate-forme de chacun de nos discours. Il nous invite à faire l'Église, c'est-à-dire à vivre ensemble de quelqu'un que nul langage humain ne peut s'approprier, à vivre ensemble de quelqu'un qui sait nous rejoindre dans nos particularités et qui sait en même temps les faire éclater.

Questions à notre Eglise *

André Bossuyt

Qui sommes-nous pour poser ainsi des « questions à notre Eglise » ? Certainement pas des gens de l'extérieur qui voudraient lui faire subir un « examen de passage », qui voudraient lui demander des comptes. Nous sommes des gens qui, malgré nos difficultés dans la foi, nos recherches tâtonnantes et nos humbles certitudes, avons « partie liée » avec cette Eglise... et aussi « partie liée » avec tous les hommes qui la questionnent de l'extérieur car, au fond, ils en attendent quelque chose. Nous avons même « partie liée » avec ceux qui n'en attendent plus rien, qu'ils l'aient explicitement rejetée ou qu'ils l'aient définitivement rangée dans les articles de musée.

Ceci dit, nous posons des « questions à notre Eglise » en sachant parfaitement que ces questions nous percutent nous-mêmes en plein cœur.

Où en es-tu de ta fidélité à la mission universelle ?

A cette question, nous ne répondrons pas par un bilan... quoiqu'il puisse être utile à faire. Notre propos est plutôt de nous dire : si l'Eglise ne vit pas perpétuellement « tendue » vers les perspectives de l'universel tel qu'on peut le saisir humainement aujourd'hui, est-elle encore en fidélité à Jésus-Christ ? A cela nous pouvons et devons répondre : non.

* Cet article, demandé et publié par « Communautés Nouvelles » (n° 42 - septembre 74), a été composé par André lors de son séjour à Marseille, peu de temps avant sa mort.

Pourquoi donc ? C'est très simple à dire, et nous pourrions accumuler ici une quantité impressionnante de textes de l'Écriture Sainte, de Vatican II, de l'Assemblée plénière de l'Épiscopat français. En langage aussi direct que possible, nous dirons seulement : si notre Dieu est Dieu, c'est-à-dire s'il est source de tout, son dessein est nécessairement d'aimer tout et de rassembler tout. Si Jésus-Christ a reçu mission du Père, ce sera donc pour établir un pont entre le Père et tous les hommes. Si l'Esprit-Saint prolonge cette action au fond des cœurs et organise par l'intérieur la vie de toutes les communautés chrétiennes pour les propulser, cela ne peut être que dans la ligne de ces perspectives... et la Pentecôte est là pour le manifester. *Donc si l'Église veut être communion dans l'Esprit, par le Fils, avec le Père, elle ne sera elle-même qu'en prenant les moyens d'être « sacrement universel de Salut ».*

Nous sommes en France. Précisons donc au moins deux aspects de cet universalisme de la mission, de cette charité dont « la largeur, la hauteur, la longueur, la profondeur... » doivent être celles de Dieu, doivent être par nous reçues de Dieu.

1) Notre passé religieux a été assez riche en matière d'activité missionnaire « *au delà de l'hexagone* » (1). Depuis quelques années, nous avons été rendus plus sensibles au « développement humain » de ces deux tiers de l'humanité dont on peut se demander s'ils ne sont pas encore « en voie de sous-développement ». Pour être fidèle à sa mission universelle, l'Église de Jésus Christ se doit de faire entrer toute cette dimension de l'histoire des hommes dans ses projets évangélisateurs. Et ceci, elle doit le faire, non pas pour utiliser les secours matériels en vue de « placer » son message ou ses sacrements, mais d'abord et avant tout parce que cela fait partie du plan de notre Dieu que les hommes puissent être des hommes. A nous d'en trouver les moyens.

Cependant, lorsque nous devenons plus attentifs à un nouvel aspect des choses, il nous arrive souvent de laisser s'estomper l'autre aspect... dont nous étions plus familiers auparavant. Que le « développement humain » de l'humanité fasse partie du plan de Dieu et intéresse la mission universelle ne saurait nous faire oublier que le « signe de Salut » que doit être l'Église ne se réduit pas à cet aspect. L'homme est « capable de Dieu ». L'homme accomplit la plénitude de sa person-

(1) ... Même si cet hexagone nous amènera à nous poser quelques autres questions dans les paragraphes suivants.

nalité en « se recevant des mains de Dieu », en se reliant au Père dans la foulée même de Jésus-Christ. Sans doute avons-nous aujourd'hui à nous aider les uns les autres pour mieux articuler (2) entre eux ces deux aspects de la mission universelle. L'Eglise est sainte en laissant la sainteté de Dieu se greffer sur elle, et la sainteté de Dieu comprend tout cela.

2) Par ailleurs, notre passé religieux est un passé de civilisation de chrétienté. A « *l'intérieur de l'hexagone* » se pose aussi une question à notre Eglise. Est-elle outillée pour « annoncer la Bonne Nouvelle aux païens » ? Si nous pensons à toutes les formes de communautés chrétiennes existantes, à toutes les habitudes religieuses que nous avons prises, à ce que sont réellement même des mouvements qui ont été fondés dans une perspective nette de « première annonce de l'Evangile »... à ceux qui ne l'ont pas encore découvert pour en vivre, etc., il semble que, si nos intentions ne sont pas à mettre en doute, nos réalisations concrètes restent encore très en deçà de ce projet.

Il y va cependant de la santé même de l'Eglise car il y va de sa véritable nature. Il suffit de comparer l'état de santé du Peuple de Dieu (laïcs, religieux, religieuses et prêtres) lorsqu'il vit effectivement dans ces perspectives missionnaires... ou lorsqu'il n'en vit pas. Il suffit de comparer le rayonnement en plein monde d'une cellule d'Eglise qui est animée par ce dessein là ou qui n'en est pas !

Où en es-tu de ta capacité à accueillir...

" les autres " ?

Ceux qui, parmi nous, ont eu la chance « d'ouvrir leurs fenêtres » au delà du « petit monde » dans lequel nous avons jusqu'à présent vécu la relation à Jésus-Christ, en ont tous reçu un certain choc. C'est le bon Français moyen qui fait une expérience un peu prolongée de la mentalité africaine ou asiatique ; c'est l'homme réussi de la culture littéraire classique qui se rend compte de son incapacité à se faire comprendre de son voisin qui est un pur produit de la culture techni-

(2) Nous employons volontairement ce terme « articuler », car nous voulons au moins suggérer ce que nous n'avons pas le loisir de traiter ici : il y a tout un jeu de relations vitales et de distinctions importantes entre « développement humain » et « Salut en Jésus-Christ ».

que ; c'est le croyant pour qui la vie de foi ne fait qu'un avec son acte de naissance et qui se lie d'une amitié profonde avec un frère tout droit sorti de l'univers tranquille d'une incroyance sans agressivité mais totale et compacte... ; on n'en finirait pas de citer des exemples de ces rencontres déroutantes que la société actuelle multiplie. On n'en finirait pas d'en décrire les conséquences (3).

Pour l'instant, la question qui s'en dégage est celle-ci : *l'Eglise, dans son dialogue avec le monde, accueille-t-elle la diversité* de ces mentalités, de ces histoires, de ces réalités qui conditionnent les hommes en profondeur, etc., de telle sorte que chacun de ces mondes puisse être éclairé... et finalement ait toutes ses chances d'être sauvé en Jésus-Christ ? Car c'est bien de cela dont il s'agit lorsqu'on parle de « la catholique » : celle qui est capable d'accueillir tout ce qui est vécu par tous les hommes de tous les temps et de tous les univers, mieux encore : celle qui est capable de se laisser féconder par l'infinie diversité de ces mondes. Il faut que, dans cette Alliance entre l'unique Bonne Nouvelle et la variété de ces situations humaines, soit engendrée une humanité toujours nouvelle, soit toujours mieux mis en relief tel ou tel aspect des « merveilles de Dieu » insuffisamment éclairé jusqu'alors. L'accueil dont nous parlons est donc tout autre chose qu'une simple attitude de bienveillance.

Où en es-tu, toi... l'Occidentale ?

Même si les artistes ont, au cours des siècles, habillé le Christ, la Vierge Marie et tous les saints avec les costumes de leur époque et dans le style de leur civilisation, cela n'a pas voulu dire pour autant que nous n'ayons pas tous été tentés de transporter à travers le monde notre foi chrétienne « à l'occidentale ». Il serait facile d'en apporter de multiples preuves. Même encore aujourd'hui, nous nous surprenons à avoir des réactions instinctives qui, dans un premier temps, nous portent à juger de tout « à la française » !

(3) On s'aperçoit de la valeur indiscutable de l'autre qui tourne sur une autre orbite que la nôtre ; si l'on a plus ou moins bloqué notre foi avec tout un revêtement culturel, le choc devient désarçonnant. Par ailleurs, vais-je devoir demander à l'autre de se couler dans mes habitudes mentales pour pouvoir rencontrer Jésus-Christ ?

Ces réactions de rejet, de refus, que nous opposent nos frères incroyants ou ceux qui sont nés au delà de nos petites frontières, nous acculent à mieux percevoir nos étroitesse. On commence même à se familiariser avec cette idée que ceux qui vivent dans un autre univers mental que le nôtre ont quelque chose à nous apporter... et quelque chose qui nous manque. Les dialogues avec des Africains et des Asiatiques, non seulement nous invitent à les respecter dans leur originalité, mais encore nous enrichissent de *nouvelles consonances évangéliques* (4) auxquelles notre civilisation et nos faiblesses nous ont rendus peu à peu insensibles.

Mieux encore : un prêtre africain disait à peu près ceci récemment à un ami : « Il y eut pour nous la phase de découverte du Christ occidental. La seconde étape a été celle du Christ africain. Dorénavant, il faut que j'ai le courage d'annoncer aux Noirs un Sauveur qui fut un Blanc mais qui, parce que Dieu, fut, à travers cette situation particulière, un Sauveur universel ».

Tout cela va très loin et réclame de nous tous bien des purifications et des approfondissements. C'est cependant la seule voie pour vivre une fidélité dynamique à la Mission.

(4) Bien des formes de sagesse, bien des jugements de valeur, bien des comportements qui sont à l'extrême inverse de ceux auxquels notre civilisation nous a habitués et que nous n'avons même plus la lucidité de mettre en question.

Nominations au cours de 1974

En accord avec les Evêques des diocèses concernés, le Prêlat de la Mission de France a nommé :

- à l'équipe centrale : Jacques MEUNIER.
- à l'équipe animatrice de l'Année sacerdotale de Fontenay : Jean-Pierre MARCHAND.
- au service de la recherche ecclésiale des Hauts Plateaux Limousins : Daniel RICADAT.
- à l'équipe « hôtellerie » à Paris : Bernard BAUDRY.

Avec l'agrément de l'ordinaire du lieu, sont nommés dans les diocèses suivants :

- AGEN : à l'équipe de MIRAMONT : Damien MIGNONNEAU.
- CRETEIL : à l'équipe de VILLEJUIF : Francis LE SAOUT.
- EVREUX : à l'équipe de NETREVILLE : Henri CHAMBOU-NAUD ; à l'équipe de ST-ANDRE-de-PEURE : Georges HEUDE.
- LYON : à l'équipe de VENISSIEUX : Pierre LAURENT.
- TULLE : à l'équipe de BUGEAT : André BOULOC.
- VOLTA RETONDA (Brésil) : Pierre VERGES. André ROMARY (Saint-Dié).

Carnet de la Mission

Le Père de Jean-Louis CHARDOT (Hôpitaux), celui de Louis ALDAITS et celui de Jean FRISQUE sont décédés. Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.

Ouvrages reçus

**L'au-delà retrouvé.
Christologie des fins dernières.**

Gustave MARTELET
Ed. Desclée - 208 p.

**Heureux qui écoute la Parole.
Lectionnaire de semaine
(3^e volume).**

Mgr Dominique PICHON
Ed. P. Lethielleux - 153 p.

**Le Bienheureux Père Kolbe.
Entretiens spirituels inédits.**

J. F. VILLEPELEE
Ed. P. Lethielleux - 160 p.

Vivre en marge.

Pierre SEMPE
Ed. Epi. - 108 p.

Comme si Dieu n'existait pas.

Jacques SUTTER
Ed. Epi. - 156 p.

La Foi s'enseigne-t-elle ?

François COUDREAU
Ed. Le Centurion - 170 p.

**Conversion à l'avenir.
Traduction historique
et politique de l'Évangile.**

Jürgen MOLTSMANN
Ed. du Seuil - 187 p.

ABONNEZ VOS AMIS

bulletin à découper et à envoyer à
Lettre aux communautés

Prélature

B. P. 38 - 94120 Fontenay-sous-bois

NUMEROS SPECIMENS

Veillez servir gratuitement un n° spécimen à

M

M

de la part de M

signature :

BULLETIN D'ABONNEMENT

(conditions page suivante)

Je souscris un abonnement au nom de :
(écrire en lettres capitales)

M

adresse :

Ci-joint dans la même enveloppe un mandat, chèque bancaire, chèque postal de Fr.

à l'ordre de : Lettre aux Communautés
c.c.p. Paris 21.596.44

Maquette : J.-M. Bertholle